

Entretien avec Stephen Quay

Jean-Philippe Gravel

Volume 20, Number 1, Winter 2002

Animation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33271ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gravel, J.-P. (2002). Entretien avec Stephen Quay. *Ciné-Bulles*, 20(1), 49–53.

«Il faut user de son intuition, toujours.» Stephen Quay

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

La progression du numérique, l'évolution effarante de la technologie de création, l'époque qui se saoule de mondialisation et d'Internet à haute vitesse ont parfois tendance à sous-estimer le fait que l'imagination humaine, à son plus fort, sait faire flèche de tout bois. Prenant le parti d'un éternel artisanat qui semble faire fi (pour le moment) de ces dernières innovations, les films des frères Quay, quelle que soit l'émotion qu'ils viennent chercher en nous, s'accompagnent d'un frisson qui touche à la racine de l'acte créateur. Souvent, leurs films débutent en établissant un décor, dans lequel soufflera tout à coup, comme venue d'une entité démiurgique et omniprésente, une force vitale et diffuse. Et le ballet des marionnettes, la chorégraphie des vis et des boulons peuvent alors commencer: des visions totalement inédites s'élaborent devant nous, avec une logique semblant venir d'un au-delà du monde.

En fait, les créations des frères Quay sont à ce point mystérieuses que l'on a peine à imaginer que ces deux jumeaux ne soient pas, derrière leur apparence humaine, un duo d'extraterrestres télépathes. Pourtant, ils aiment le vin et la bière belge, écrivent leurs lettres à la main, jugent parfois sévèrement leur travail et sont parfois contraints d'accomplir des «boulots alimentaires»: quelques pubs, des clips. Et leur démarche évolue. Longtemps animateurs de marionnettes, on aurait pu s'attendre à ce que, en insérant des «modèles humains» dans leurs films plus récents (**The Comb**, **Institute Benjamenta**), leur univers perde de leur couleur. Aussi fallait-il sans doute la confiance d'un Peter Greenaway, artiste autodidacte comme eux (ils auraient par ailleurs inspiré les jumeaux de **A Zed and Two Noughts**), pour y voir au contraire un chemin prometteur. Ayant déjà prouvé leur invention dans diverses techniques d'animation, écrivait-il pour saluer, il y a 15 ans, la parution de **Street of Crocodiles**, «leur talent pourrait s'accommoder à l'emploi d'acteurs et se libérer des servitudes de la prise de vue image par image». C'est maintenant chose faite et les Quay, faisant un détour par la danse — discipline naturelle chez eux qui compare l'animation à une «chorégraphie du pauvre» —, ont prouvé l'intuition du cinéaste anglais. Réalisé en partenariat avec la BBC, qui en a commandé auprès de l'excentrique et aventureux compositeur Karlheinz Stockhausen la partition musicale, **In Absentia**, leur dernier film, fait l'effrayant portrait d'une femme enfermée à l'asile, qui écrit désespérément à son mari, lettre après lettre.

Ciné-Bulles: Vous accompagnerez donc vos films à la Cinémathèque québécoise pour les présenter. Est-ce une pratique courante pour vous?

Stephen Quay: Cela dépend. Souvent nous utilisons ces invitations comme un bon prétexte pour voyager dans les villes. On finit par s'attacher aux gens qui nous ont invités. Forcément, ils s'intéressent comme nous à des travaux très marginalisés; nous pouvons établir une excellente complicité avec eux.

Ciné-Bulles: Vous explorez l'architecture?

Stephen Quay: Nous aimons beaucoup sillonner les rues, aller où notre instinct nous porte, pour prendre les villes comme elles sont, en «flâneurs» comme vous dites en français.

Ciné-Bulles: Retournez-vous souvent aux États-Unis?

Stephen Quay: Presque jamais. La dernière fois, c'était pour la présentation à New York et Washington d'**Institute Benjamenta** en 1995, et nous n'y sommes pas retournés depuis. Avant **Benjamenta**, cela faisait 17 ans... Faudrait sans doute téléphoner à maman! (*rires*)

Ciné-Bulles: Avec *Institute Benjamenta* et maintenant *In Absentia*, des êtres humains figurent dans vos films. Cette transition a-t-elle été difficile?

Stephen Quay: D'une certaine manière, oui. Cela a commencé par **The Comb**, où nous intégrions une figure humaine [une jeune femme qui dort]. Cela avait fini par nous tenter de voir comment nous pourrions intégrer de la *live action* dans un film d'animation. Des milliers de gens l'ont fait auparavant, mais il faut parvenir à le faire soi-même. Nous en sommes venus récemment à nous impliquer davantage au théâtre et à l'opéra pour la conception des décors, et nous avons appris beaucoup sur la manière de travailler avec les acteurs sans se laisser intimider par eux. Une façon de poursuivre nos expériences, en fait.

Ciné-Bulles: Comment avez-vous travaillé avec Karlheinz Stockhausen pour *In Absentia*?

Stephen Quay: Tout a commencé quand la BBC lui a envoyé une vidéo de notre travail pour son approbation — vous savez: «Cher Karlheinz, seriez-vous intéressé à travailler avec ces deux types?» (rires). Il a répondu qu'il était fasciné par l'animation, qu'il était emballé par l'idée de travailler avec nous, et voilà... Nous avons d'abord esquissé une série de paysages abstraits avant d'avoir reçu sa composition — car il fallait attendre encore deux ou trois mois — mais nous connaissions déjà un peu sa musique, le genre de textures sur lesquelles il travaillait. Et quand la composition est arrivée, en la testant sur les décors, c'était parfait, il suffisait de continuer. C'était comme un cadeau.

Une fois le film terminé, Karlheinz est allé à Cologne pour le visionner, accompagné par la BBC qui fabriquait un documentaire sur lui. Le film lui a tiré les larmes aux yeux. Car nous ne savions pas que les nazis avaient interné sa mère dans un asile, où elle est morte. Et il avait eu l'impression que cette femme dans le film, cette femme que l'on ne peut voir que de dos, c'était elle. Cela l'a beaucoup affecté.

Ciné-Bulles: Sa composition, «*Deux Couples*», était-elle une œuvre originale?

Stephen Quay: Oui, il l'avait écrite pour la BBC, dans le cadre de cette série «*Sounds on Film*», qui jumelait quatre compositeurs à quatre cinéastes — notamment, Nicholas Roeg y a travaillé avec Adrian Utley (de *Portishead*), et Hal Hartley avec le compositeur danois Lewis Adrianson. L'idée étant ici de faire travailler les cinéastes sur une partition déjà existante, contrairement à l'habitude. En fait, ils voulaient renverser tout le processus normal, mais comme nous avons toujours travaillé comme cela, en se laissant inspirer par la musique, c'était très naturel pour nous.

Ciné-Bulles: *In Absentia* travaille particulièrement les effets d'éclairage.

Stephen Quay: Oui, je crois que nous nous sommes un peu laissés aller. Nous voyions le film comme une sorte de documentaire sur la lumière. La lumière est un personnage en soi. Et cela malgré le fait que nous sentons que cette femme n'a qu'une petite fenêtre dans sa chambre, où la lumière blanche vient la frapper, comme un nerf à vif. Cela faisait penser à une description de Kafka, je ne sais plus s'il s'agissait d'une entrée de son journal ou d'un récit de rêve: «C'était comme avoir une ouverture derrière le crâne, ouverte à la lumière et à l'air.» Nous voulions communiquer cette impression.

Ciné-Bulles: Il y a une continuité entre ce film et *Institute Benjamenta*, lorsque *Frau Benjamenta*, dans sa folie, dit sentir qu'il y a toujours quelqu'un derrière elle, près de son cou. *In Absentia* s'attarde à décrire cette impression plus longuement.

Stephen Quay: C'est vrai. En fait, après *Benjamenta*, nous n'avons rien eu à faire, aucun travail en chemin, pendant environ cinq ans, si l'on exclut deux petites vidéos de danse. Personne ne nous aurait donné d'argent ou quoi que ce soit. Alors j'imagine qu'il y a une continuité, cinq ans plus tard.

Ciné-Bulles: Que faites-vous dans ces périodes d'inactivité?

Stephen Quay: À ce moment, Channel Four nous avait donné de l'argent pour préparer le scénario d'un autre long métrage. Alors nous avons passé environ 18 mois à préparer ce projet avant que



Les «Devil Twins», Timothy et Stephen Quay lors de leur passage à Montréal cet automne (Photo: Janicke Morissette)

Channel Four ne nous dise «non merci». Alors nous avons fait un peu de théâtre, des commerciaux, un opéra, mais essentiellement, pas de travaux filmiques du tout.

Ciné-Bulles: *Vous sentez-vous poussés à travailler dans d'autres domaines parce que vous ne pouvez travailler sur film aussi souvent que vous le souhaitez?*

Stephen Quay: En fait, nous sommes toujours heureux de travailler pour le théâtre ou l'opéra, qui nous permettent de développer d'autres disciplines. Mais quand nous pensons faire un film, nous tenons vraiment à rester au plus près de nos propres idées. Lorsque c'est impossible, nous déplaçons nos énergies sur d'autres projets.

Ciné-Bulles: *Depuis **In Absentia**, avez-vous tourné autre chose?*

Stephen Quay: Oui, une vidéo de danse inspiré par ***l'Homme de sable*** d'Hoffmann. Une collaboration entre le chorégraphe et nous, qui avons préparé les décors et dirigé le tournage. Une très bonne expérience, mais aucun film en soi, sinon des commerciaux. Ah oui, et une petite scène d'hallucination dans un film de Julie Taymor qui s'appelle **Frida**, inspiré de Frida Kalho. Elle nous a donné carte blanche pour faire ce que nous voulions dans cette séquence qui doit durer, avant le montage, deux minutes trente.

Ciné-Bulles: *Vous connaissiez son premier film, **Titus**, auparavant?*

Stephen Quay: Oui, mais c'était un peu, disons, surchargé. Les images qu'elle nous a montrées de son nouveau film étaient par contre très bien.

Ciné-Bulles: *Quels sont vos rapports avec Channel Four maintenant?*

Stephen Quay: Ah, Channel Four est aujourd'hui complètement préoccupée par les cotes d'écoute... C'est devenu une sorte de cause perdue pour nous. Il est en ce moment très difficile de trouver de l'argent ou du travail. L'intérêt pour le court métrage en général n'est pas très grand. Nous tentons de faire décoller ce projet de long métrage depuis cinq ans maintenant, mais



In Absentia
(Photo: Collection
Cinémathèque québécoise)

personne n'a envie de s'y impliquer. C'est malheureux, mais c'est propre à la situation du secteur indépendant.

Ciné-Bulles: Vos films ne coûtent pourtant pas très cher.

Stephen Quay: Non, en moyenne 100 000 livres (300 000 \$).

Ciné-Bulles: Vos films sont remarquables aussi par la condensation de leurs idées. S'agit-il d'un processus difficile? Quelle est la proportion de ce que vous gardez, pour ainsi dire, au montage final, par rapport à ce que vous tournez pour un film?

Stephen Quay: Nous partons toujours, en général, d'une première conception, d'un premier croquis. Mais du moment où nous commençons à monter le tout, à

construire... les choses se mettent à changer. L'idée originale disparaît souvent en cours de route. Normalement, nous tournons en journée, visionnons les rushes dès le lendemain et commençons tout de suite à monter. Lorsque, comme c'est notre cas, la musique est prête, le fondement du film est déjà présent en face de vous. Pour *In Absentia*, nous nous référions sans cesse à la musique de Stockhausen, nous la laissions nous parler constamment. La suite... Il faut user de son intuition, toujours. Évidemment nous faisons beaucoup d'erreurs, il faut recommencer des choses; certaines scènes, finalement, ne fonctionnent pas à l'endroit prévu, mais parfois ailleurs.

Ciné-Bulles: Vous avez décrit la caméra comme votre «troisième marionnette». La faites-vous répéter?

Stephen Quay: Nous lui parlons beaucoup! Disons, sérieusement, que nous chorégraphions ses mouvements, de manière à ajouter une dimension supplémentaire au monde avec lequel nous travaillons.

Ciné-Bulles: Souvent, ses mouvements ne semblent pas justifiés par la narration; ils ressemblent plutôt aux déplacements subjectifs d'un autre personnage.

Stephen Quay: C'est quelque chose que nous apprécions beaucoup dans les autres films, ce moment où la caméra semble prendre une vie propre. J'ignore si nous y parvenons, mais c'est bien ce que nous tentons de faire.

Ciné-Bulles: Vous affectionnez particulièrement les univers clos. Mais vous y distillez aussi une angoisse palpable, comme si cet univers était sur le point de s'effondrer sur lui-même.

Stephen Quay: Oui, nous cherchons une forme de tension souterraine, une inquiétude. Une région difficile à décrire mais que nous aimons explorer.

Ciné-Bulles: La folie est aussi un thème récurrent. Comment vous y êtes-vous intéressés?

Stephen Quay: Particulièrement avec *In Absentia* et Stockhausen mais, même auparavant, nous avons toujours été fascinés par l'art brut. C'est à une exposition d'art asilaire que nous avons vu l'écriture de cette femme. Et c'était à la fois angoissant et triste, mais aussi éloquent, et grand, cette lamentation qu'elle écrivait: «*Darling, come...*». Nous avons toujours voulu esquisser, pour nous-mêmes, des films qui iraient dans cette direction. La musique de Stockhausen l'a vraiment déclenchée pour nous. Tout cela peut être très bouleversant.

Maintenant nous aimerions faire un diptyque avec ce film, donner cette fois le point de vue du mari. Jusqu'à présent, cela n'intéresse personne. Pourtant *In Absentia* a dû gagner cinq ou six prix maintenant. Alors forcément on se disait qu'on aurait pu profiter un peu de cette popularité grandissante, que quelqu'un prendrait note. Cela n'est peut-être pas un film facile, mais il est bien fait, et sa difficulté en vaut la peine. Mais on ne trouve pas d'argent, encore.

Ciné-Bulles: Pensez-vous qu'aller ailleurs qu'à Londres vous aiderait davantage?

Stephen Quay: Eh bien, vous savez, nous avons déménagé à Londres initialement pour trouver du travail. Peu de temps après notre arrivée Channel Four est entrée dans le décor et nous a beaucoup aidés au début. Nous étions alors en plein cœur de ce que Channel Four faisait à ses débuts. Maintenant nous sommes complètement à la fin.

Ciné-Bulles: Votre travail, d'après vous, est-il mieux reconnu dans d'autres pays que l'Angleterre?

Stephen Quay: Oui — nous allons avoir je crois une rétrospective à Sitges, une petite ville près de Barcelone. Il y a aussi eu Trieste récemment, et l'Allemagne, et Paris, où **Institute Benjamenta** a dû jouer un an en salle. De ce succès relativement marginal nous sommes très contents.

Ciné-Bulles: Votre popularité a donc crû ces 10 dernières années?

Stephen Quay: Oui, oui, et je crois que c'est bien. Il faudrait seulement que les corps financiers en place reconnaissent enfin que, malgré la difficulté des films, des gens seront prêts à les voir.

Ciné-Bulles: Cela sera certainement un plaisir de voir vos films sur grand écran, pour une fois.

Stephen Quay: C'est très différent, cela vous subjugue. Nous sommes tellement habitués de montrer les choses à la télévision, à faire circuler des cassettes un peu partout. C'est presque un luxe de pouvoir le voir sur l'écran.

Ciné-Bulles: La vidéo, du moins, permet de visionner les films aussi souvent qu'on le souhaite — le film vous appartient comme un livre qu'on consulte.

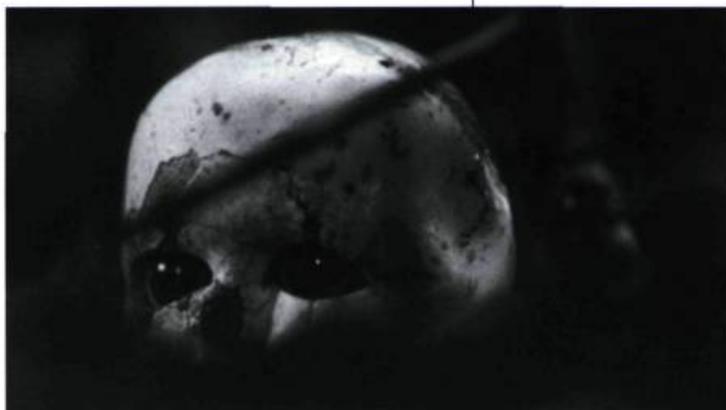
Stephen Quay: Oui, c'est très bien aussi comme cela. D'une certaine manière, c'est une forme de *samizdat*¹, quelque chose que vous copiez pour vos amis, que vous faites circuler un peu sous le manteau. Récemment une connaissance nous a donné quelque chose d'extraordinaire. C'était une copie d'**Institute Benjamenta**, une copie superbe en plus, avec une narration, en voix *off*, en langue russe, pour chaque rôle! On pouvait encore entendre la voix des comédiens en arrière-plan, la voix du traducteur russe était à l'avant-plan. Évidemment, nous nous demandions où ils avaient trouvé la copie film pour faire ce tirage. Mais comme il s'agissait d'un travail extrêmement bien fait nous n'avions d'autre choix que de dire *hats off*... Que cela circule en *samizdat*, il n'y a pas de problème.

Ciné-Bulles: Cela a dû ajouter un intérêt supplémentaire au film puisque vous aimez bien le «bruit», la musique des langues étrangères, n'est-ce pas? En apprenez-vous aussi?

Stephen Quay: En fait, nous admirons les langues étrangères mais, pour ce qui est de les apprendre, je crois, c'est sans espoir pour nous (*rires*).

Ciné-Bulles: Donc lorsque vous lisez Kafka...

Stephen Quay: Oui, toujours des traductions. Par ailleurs, je crois pouvoir me faire comprendre en français, mais je n'ai pas parlé cette langue depuis très longtemps. Et tout le monde à Paris parle anglais alors, on ne peut jamais pratiquer son français puisque tous les francophones sont bilingues! ■



The Comb
(Photo: Collection
Cinémathèque québécoise)

1. *Samizdat*: Néologisme russe pouvant se traduire, littéralement, par «publier quelque chose par soi-même». Le terme désigne une pratique couramment employée par les écrivains dissidents des pays communistes, qui parvenaient à envoyer leurs manuscrits à l'Ouest pour les faire imprimer anonymement par un éditeur. Les livres étaient par la suite renvoyés à leur pays d'origine et publiés en *samizdat*. Le terme désigne également la reproduction clandestine des manuscrits par des moyens de fortune (ronéo, etc.).